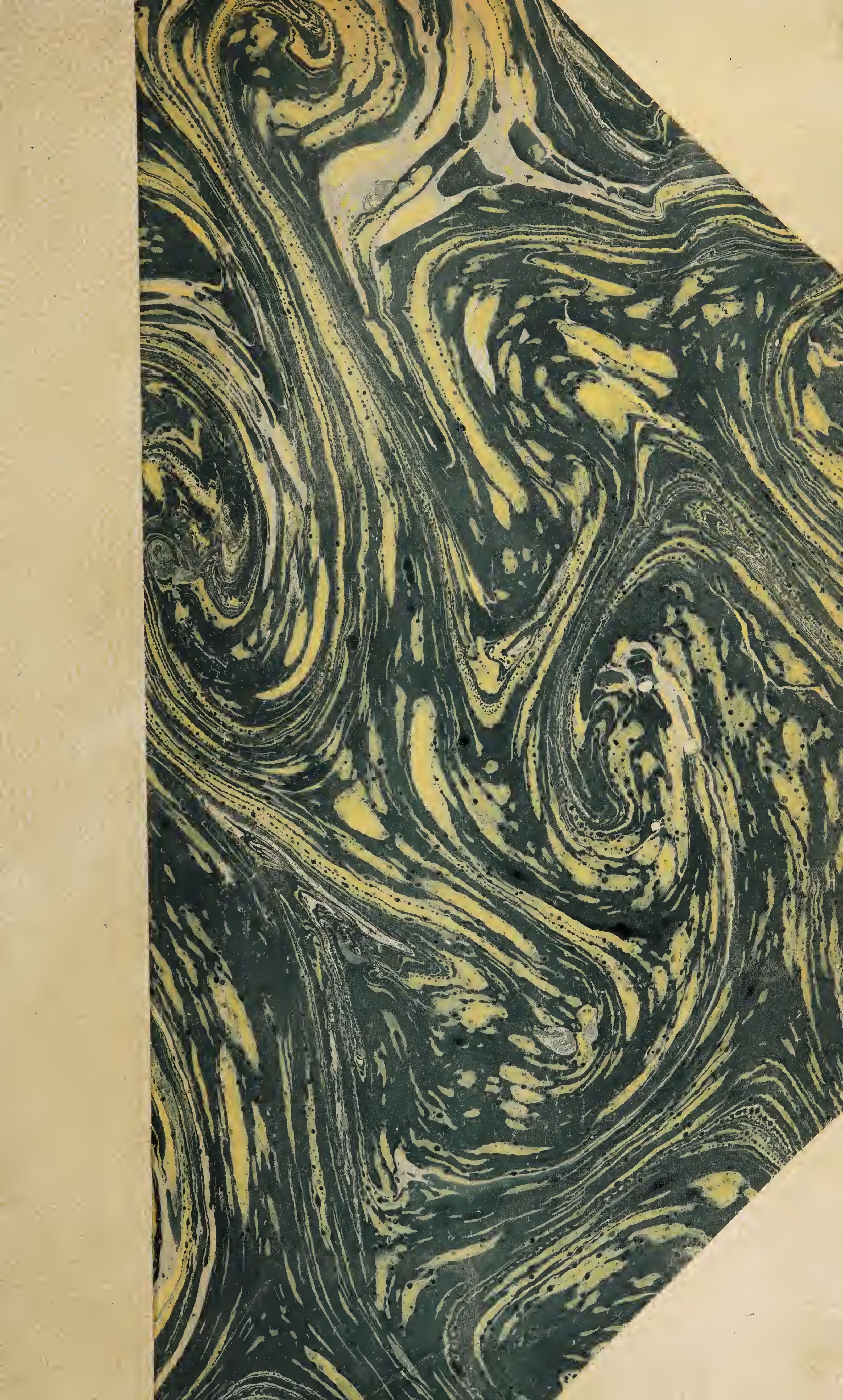


TROCCON

# ÉCOLE D'ACCOUCHEMENT.

# AVANT-PROPOS.

Une invitation de M. le docteur Pacoud, professeur de l'Ecole d'Accouchement du département de l'Ain, pour assister aux examens des élèves sages-femmes pour le cours de 1826, a décidé cet Ecrit. Elle nous a conduit à prendre des notes sur cet utile établissement, que nous avons examiné et étudié avec d'autant plus de soin et d'attention, que c'était la première fois que nous le visitions, et avec d'autant plus de fruit, qu'il a fait une forte impression sur notre esprit et sur nos sens à-la fois, et qu'il nous a rappelé les cours du célèbre professeur de l'Ecole d'Accouchement de Paris. L'accueil flatteur et amical de l'infatigable et savant professeur Pacoud, les communications verbales qu'il nous a faites, les mémoires qu'il a mis à notre disposition, ainsi que les manuscrits qu'il nous a confiés, nous ont été d'une aussi grande utilité pour la rédaction de ce petit travail, que les observations que nous avons pu faire nous-même ; nous dirons plus, ils nous ont servi à rectifier ce que nous avions mal vu, à corriger ce que nous avions mal exprimé, et à donner à cet Opuscule le mérite de la précision, de l'exactitude, auxquelles nous n'aurions pu que très-difficilement atteindre. Nous n'avons à-peu-près ici que le mérite d'historien; heureux si nous

pouvons arriver au but auquel nous tendons, celui d'être compris, de nous faire lire, et de répandre, de propager dans le monde éclairé une méthode d'enseignement qui devrait être établie et soutenue dans tous les départemens qui composent notre belle patrie; de faire connaître enfin un établissement qui honore autant celui qui l'a créé et qui le fait prospérer, que ceux qui le soutiennent par leur crédit et leur protection.

C'est sur-tout pour nos concitoyens que nous avons travaillé; pour eux à qui il importe de bien connaître l'Ecole d'Accouchement, et de pouvoir convenablement apprécier l'éducation qu'y reçoivent les personnes auxquelles ils confient les destinées de leurs femmes et de leurs enfans; pour les sages-femmes, qu'on ne saurait trop éclairer sur ce qu'elles doivent de reconnaissance au public pour les sacrifices qu'il fait en leur faveur; pour les autorités, qui protègent l'établissement où elles viennent puiser leur instruction; et pour le professeur, qui répond si dignement à la confiance qu'on lui a donnée; pour les sages-femmes, auxquelles on ne saurait trop faire connaître l'étendue de leurs obligations, l'importance, la délicatesse de leurs fonctions, et la force, la sainteté de leurs devoirs : heureux, cent fois heureux si nous avons réussi.

---

# PRÉCIS
## HISTORIQUE ET DESCRIPTIF
DE
# L'ÉCOLE D'ACCOUCHEMENT
DU
## DÉPARTEMENT DE L'AIN.

---

LORSQUE DIEU dit à la Femme, après qu'elle eut mangé du fruit défendu : « Je vous affligerai de plu-» sieurs maux pendant la grossesse; vous enfanterez » dans la douleur » (1); il lui donna un salutaire avertissement, et la prémunit contre les dangers imprévus auxquels devaient l'exposer l'état de grossesse et le travail de la parturation. C'est à cette époque qu'on doit donc faire remonter l'étude que l'homme a faite de ce phénomène naturel, et des règles qu'il a tracées à ce sujet. Mais cette étude a été difficile, et ces règles ont dû être fort longues à rassembler et à réduire en principes immuables, tels que ceux qui composent l'art des accouchemens qu'on professe dans les écoles et qu'on enseigne dans les livres. Toutefois, cet art est arrivé parmi nous, parmi tous les peuples civilisés, à un haut degré de perfection. Les Gouvernemens éclairés par leurs intérêts, dirigés par les principes d'une fécondante charité, mus par les sentimens d'une religion qui a pour base l'équité, la douceur, et une juste répartition des droits

(1) Genèse, chap. 3, verset 16: *Multiplicabo ærumnas tuas, et conceptus tuos: in dolore paries filios.*

naturels, qui font la force de l'homme et en assurent la dignité, ont fait depuis long-temps des efforts pour répandre les bienfaits de cet art sublime, en protéger l'existence, et en assurer les succès. Le Gouvernement français a employé, plus que tout autre peut-être, les mesures les plus sages pour étendre au loin les précieux secours qu'on obtient par la culture de l'art des accouchemens; il a pris, plus que tout autre peut-être, en créant, à Paris, une école centrale destinée à former de jeunes filles à la théorie et à la pratique des accouchemens, la voie la plus sûre pour mieux propager ses bienfaits, et pour ménager la pudeur du sexe, cette fleur délicate que le moindre souffle d'impureté ternit pour toujours; mais, si l'on nous permet de dire notre opinion, il a trop centralisé ses précieux secours, et une seule école établie dans la Capitale, quels que soient le nombre des jeunes élèves qu'on y admet, l'instruction qu'on leur donne, ne peut assez fournir de sujets pour que son influence se fasse sentir, d'une manière convenable, dans tous les départemens.

Deux hommes, profondément imbus des principes d'humanité, qui ont pesé dans la balance de la justice ce que présente de positif cette observation, qui ont senti tout ce qu'a d'avantageux l'école de Paris, se sont rencontrés dans une petite ville de province, se sont entendus, réunis, pour saisir l'idée du Gouvernement, la mettre à exécution, l'étendre, et la féconder. Ainsi s'est formée, la première en ce genre, l'Ecole d'Accouchement du département de l'Ain, en 1819, par l'active sollicitude de son préfet, M. le baron Du Martroy, et par la noble coopération d'un médecin, M. le docteur Pacoud, aussi estimable par les qualités de son cœur que par celles qui lui ont mérité la haute réputation dont il jouit. Soutenue et protégée depuis cette époque par le digne successeur de M. le baron Du Martroy, M. le

chevalier Rogniat (1); alimentée par les secours que vote annuellement le conseil-général du département, qui sent toute son utilité; perfectionnée par le professeur qui la dirige, et qui a présidé à sa création, cette école marche, nous ne craignons pas de le dire, sur la même ligne que celle de la Capitale, et compte une amélioration inappréciable dont est privée celle-ci, c'est le compte-rendu que fait chaque élève de sa pratique, c'est la correspondance obligée qu'elle doit entretenir toute sa vie avec le professeur. Ce compte-rendu et cette correspondance tiennent chaque sage-femme sans cesse en haleine, la forcent à suivre les principes avoués par l'expérience, qu'on lui a enseignés, et que lui retracent chaque jour les livres dont on lui a fait présent; ils la préservent de cette indolence, de cet abandon, qu'on observe si souvent chez les personnes éloignées du foyer où elles puisèrent les lumières qui, dans le temps de leurs études, éclairèrent, alimentèrent leur esprit, de cette indolence, de cet abandon qui conduisent à la routine, cette ennemie jurée de tout perfectionnement, dont la fastidieuse et assommante répétition des mêmes actes est si contraire aux nobles élans du génie.

Ajoutons, nous sommes en droit de le faire, si l'école du département de l'Ain n'a pas produit autant de bien que celle de Paris, c'est que celle-ci s'est formée long-temps avant elle; c'est que, établie sur un plan plus vaste, alimentée par des fonds plus grands, placée dans une situation plus favorable, elle a dû fournir un plus grand nombre d'élèves, et répandre par là, plus loin et en plus de lieux, sa bienfaisante influence; mais elle n'a jamais,

(1) Voyez le Mémoire sur la distribution des prix de l'école d'accouchement du département de l'Ain, du 28 février 1821, page 5; imprim. de P.-F. Bottier.

quels que soient les talens des hommes célèbres qui la dirigent, et auxquels personne plus que nous ne rend hommage, enseigné de meilleurs principes, produit de plus sûrs résultats. C'était beaucoup pour une simple ville de province de marcher l'égale de la Capitale; il lui fallait encore, pour rehausser sa gloire, former comme elle des colonies. L'Ecole de Bourg, à laquelle celle de Paris a servi de modèle, possède l'avantage de plusieurs améliorations difficiles ou impossibles à introduire dans celle-ci; elle a eu l'honneur de donner naissance à l'école qui prospère actuellement dans le département du Puy-de-Dôme (1), et de proposer au Gouvernement la création d'un journal pratique d'accouchement pour les sages-femmes, dont les matériaux seront puisés dans la correspondance dont nous avons parlé; journal propre à souteuir l'émulation qu'elle entretient parmi les élèves, et à alimenter parmi ces agens inférieurs du ministère de la santé, le feu sacré de la science, qu'on a allumé dans leurs esprits; à répandre parmi eux les fruits fécondans d'une judicieuse observation, et les utiles semences des progrès et des perfectionnemens opérés par le temps et le travail (2).

Parler de la fondation de l'école d'accouchement de Bourg, présenter quelques-uns de ses avantages, ne serait pas la faire connaître, et suivre le dessein que nous avons formé : nous allons donc dire sur quelles bases elle est fondée, quelle est son organisation, le temps qu'on met à instruire les élèves, et le mode et la nature de cette instruction. En parcourant et traitant chacun

(1) Voyez son Procès-Verbal de la distribution des prix, faite le 15 mars 1825, imprimé à Clermont-Ferrand, chez Thibaud-Landriot.

(2) Voyez Rapport de M. le docteur Martin, sur l'utilité et les avantages de cette correspondance pendant l'année 1825. Mémoire inédit.

de ces sujets, nous espérons arriver à notre but, et remplir la tâche que nous nous sommes imposée.

### 1.° Fondement de l'École.

Une somme de dix mille francs, votée chaque année par le conseil-général du département, est mise à la disposition de M. le Préfet, protecteur-né, administrateur particulier de cet établissement. Cet administrateur s'entend à cet effet avec M. le docteur Pacoud, seul professeur et directeur, pour le nombre des élèves à recevoir, les améliorations intérieures à faire, les changemens avantageux à opérer, etc.

Cette somme suffit aux dépenses locatives d'une vaste maison, convenablement distribuée pour ce genre d'établissement, à celles que nécessite l'entretien pendant 4 mois, temps fixé pour les études, de 30 à 32 élèves, de 40 à 50 femmes enceintes qui se succèdent pendant les cours pour y faire leurs couches; de deux religieuses et une portière, qui restent continuellement; elle suffit pour les honoraires du professeur, de deux maîtresses sages-femmes, de trois sous-maîtresses, et les frais de médicamens, instrumens, etc.

L'existence de cette école, assurée par les fonds, l'est encore plus par les réglemens qui la régissent (1), qu'a sanctionnés Son Exc. le Ministre de l'Intérieur, et par l'ordre et l'économie qui président à toutes les dépenses. Ces réglemens donnent d'autant plus de latitude au professeur, que, seul, et ne devant rendre compte qu'à M. le Préfet, il peut opérer à volonté tous les change-

(1) Voyez l'Exposé des travaux et de l'enseignement suivi à l'école d'accouchement de l'Ain, en 1819; par M. le docteur Pacoud, chargé de l'instruction des élèves-accoucheuses. Bourg, imprim. de P.-F. Bottier; 1820.

mens avantageux qu'il croit convenables. Cette grande extension de pouvoirs est tout en faveur de l'établissement, car nul n'a plus d'intérêt que le professeur à sa prospérité. Ainsi, ce qui pourrait être un grand mal dans toute autre occasion, est un bien inappréciable dans celle-ci. Cependant, une surveillance annuelle a lieu, à l'époque des examens, par la commission même qui y préside, et a été jusqu'à présent à l'avantage de l'école: tant son infatigable directeur a pris de précautions pour assurer tous les genres de succès.

## 2.° ORGANISATION.

L'organisation de cet établissement est fort simple, et cette simplicité même en garantit la durée. Un professeur, deux maîtresses, trois sous-maîtresses, deux religieuses de l'ordre de St.-Joseph, et une portière, constituent le personnel, encore les trois sous-maîtresses sont-elles prises parmi les élèves les plus instruites de la première classe. La journée est divisée de manière que chaque genre d'occupation a ses heures fixes; depuis le lever jusqu'au coucher tous les momens sont employés. La police intérieure de l'école appartient au professeur, qui, dans des cas graves, doit en référer à M. le Préfet. Elle se trouve répartie entre les maîtresses et les Sœurs, qui l'exercent ainsi qu'il suit : Les premières sont chargées de surveiller les élèves à l'infirmerie et à la salle d'étude; les sous-maîtresses, qui remplissent les fonctions d'interrogateurs, doivent rendre compte de chacune de leurs élèves aux maîtresses, et celles-ci, des unes et des autres, au professeur. Pour faciliter le service des sous-maîtresses, elles sont exemptes des travaux de la cuisine; et quand elles sont de garde à l'infirmerie, poste d'instruction et d'honneur qu'elles ne doivent pas plus abandonner que les autres élèves, les plus fortes de leurs

compagnes les remplacent comme chef de section, et remplissent l'emploi d'interrogateurs. Les secondes exercent toute espèce de surveillance hors le temps de l'étude. Elles président au lever, au coucher et aux exercices de piété; elles conduisent chaque jour les élèves à la messe et à vêpres les dimanches et jours de fête, sont chargées des dépenses intérieures, qu'elles dirigent avec un ordre et une économie admirables, et ont l'autorisation de se faire aider à tour de rôle, par chacune des élèves, soit dans le service de la panéterie, de la cave, de la cuisine, de la lingerie, des dortoirs, soit dans tout autre service intérieur de la maison; dans les intervalles des exercices, elles leur donnent des leçons d'écriture et de lecture. M. le Curé vient souvent les aider de ses conseils, et fortifier, par de pieuses et charitables instructions, les leçons qu'elles donnent à ces jeunes filles touchant la religion et les devoirs qu'elles auront à remplir dans le monde (1).

### 3.° Temps employé a l'Instruction.

La durée des cours est de quatre mois; ils commencent les premiers jours de novembre, et finissent dans la première quinzaine de mars : ce temps-là est le plus favorable pour ce mode d'établissement, soit parce que les travaux de la campagne étant pour ainsi dire suspendus, les personnes qui se destinent à l'étude des accouchemens peuvent plus aisément les quitter, soit parce que les froids commençant à naître, on peut se livrer plus facilement aux dissections. Deux années sont de rigueur pour chaque élève; une troisième est accordée

(1) Aperçu de l'état actuel de l'école d'accouchement du département de l'Ain; par M. le docteur Pacoud. Manuscrit lu dans une séance générale, du 20 mars 1823.

comme récompense à celles qui se sont distinguées; alors elles reçoivent de légers appointemens, et remplissent les fonctions de sous-maîtresses ou d'interrogateurs. L'intention du professeur en faisant ce choix, qui tombe chaque année sur trois élèves d'un pays différent, est d'avoir, dans chaque canton, des sages-femmes plus instruites et plus expérimentées que les autres, afin que celles-ci puissent trouver dans le besoin, presque sans se déranger, des conseils sûrs, des secours affectueux.

Nous ajouterons, et cette opinion nous l'avons soumise à M. Pacoud, qui a bien voulu l'accueillir avec sa bonté ordinaire, et qui nous a dit être dans le dessein de la mettre à exécution plus tard, qu'il serait avantageux de conserver chaque année trois ou quatre places pour les anciennes élèves, qui deviendraient alors des élèves honoraires, ce qui leur faciliterait les moyens de revoir les principes de l'art, de profiter des améliorations, et de fortifier, de retremper leur esprit à la source pure où elles ont puisé leurs premières connaissances. Du reste, cette nouvelle étude ne serait point obligatoire.

### 4.° Nature de l'Instruction.

Tout ce qui a trait aux accouchemens fait partie de l'instruction. Elle commence par l'étude anatomique des parties dures, puis des parties molles; à ces connaissances succèdent des considérations physiologiques sur la matrice, les organes génitaux et les mammelles, et particulièrement des considérations mathématiques sur le bassin, ses sutures, ses diamètres, ses axes, etc.; ce qui conduit nécessairement à parler des différens vices de conformation. Viennent ensuite les signes de la grossesse aux différentes époques de la gestation; ceux

de la parturation; le travail de l'accouchement, soit simple, soit laborieux, et la délivrance. Le professeur insiste sur-tout sur les accidens avant, pendant et après l'accouchement; car on ne doit attribuer la plupart des pertes d'accouchées qu'on fait alors, qu'à ces mêmes accidens méconnus ou arrêtés trop tard. À ces leçons succèdent celles des soins à donner à la mère et à l'enfant; des égards qu'une sage-femme doit à un médecin, à un officier de santé, ou à une autre sage-femme, qui pourraient avoir été appelés auprès d'une femme qu'elle soigne; des connaissances propres à l'éclairer sur ses devoirs et ses droits devant Dieu, les hommes et la loi; à la diriger dans les cas impérieux où elle serait forcée d'employer quelques moyens internes ou externes; et, ici, viennent se placer naturellement quelques leçons sur la petite chirurgie ou chirurgie ministrante, comme complément du cours.

A quelques notions qu'on donne aux élèves sur la vaccine et son opération, ne serait-il pas à désirer, dans l'intérêt de l'humanité, si le temps le permettait, d'y ajouter des détails succincts, mais clairs, sur les asphixies, les empoisonnemens, etc.? Une sage-femme instruite et intelligente ne pourrait-elle pas dans les cas pressans, remplacer momentanément et avec fruit, un officier de santé, un médecin même, qui, souvent éloignés du lieu où habite le malade, arrivent pour être simples spectateurs d'une scène affligeante et douloureuse, et voir les secours trop tardifs de leur ministère, devenus inutiles sur un théâtre de désolation et de mort? En donnant ce conseil, nous n'avons pas l'idée de faire des femmes savantes, des femmes médecins, mais des femmes utiles, et d'autant plus utiles qu'elles seront plus instruites: car rien n'éclaire mieux sur la nature et l'étendue de nos droits, sur la valeur de nos facultés et de nos connaissances; rien ne rend plus humble, plus simple,

moins confiant sur ses propres forces, qu'une solide et profonde instruction. Au reste, M. Pacoud, qui a prévu l'abus qui pourrait avoir lieu dans ce sens, a cherché à le prévenir par des discours sur ce sujet adressés à ses élèves, par la surveillance active qu'il exerce sans cesse sur elles, et par les principes de morale qu'il leur enseigne, que fortifient puissamment ceux de la religion.

### 5.° Mode de l'Instruction.

Le mode d'instruction pour des personnes d'âges et de facultés différens, d'esprits simples, bruts et parfois bornés, était la chose la plus difficile, la plus pénible, pour le créateur de cet établissement (1). La manière dont il est parvenu par sa patience, son activité et sa persévérance à vaincre cette grande difficulté, est vraiment admirable; elle fait seule le mérite et le succès de l'école, et vaut à son auteur le juste tribut de reconnaissance et d'estime dû aux bienfaiteurs de l'humanité. Cette méthode, que Baudeloque n'a fait qu'entrevoir, a pour base une étude profonde des facultés humaines, et une observation attentive du développement dont sont susceptibles ces mêmes facultés, suivant les âges, les situations de la vie et le genre d'éducation.

Mais M. Pacoud savait bien, lorsqu'il prenait l'engagement de former de bonnes sages-femmes, qu'un esprit resté trop long-temps inculte offre de grandes difficultés à celui qui se charge de le dégrossir, de le développer; il savait fort bien également que moins on exerce une faculté, plus il est difficile de lui faire prendre son essort, et de l'amener au point de perfec-

(1) *Voyez* Réflexions sur les différentes méthodes d'enseigner l'art des accouchemens aux sages-femmes de la campagne, par M. le docteur Pacoud; inédit.

tionnement dont elle est susceptible; il savait bien encore, quoi qu'aient pu dire Helvétius, Cabanis, et la plupart des philosophes du dix-huitième siècle, que nous naissons tous avec des facultés intellectuelles différentes, comme l'avait déjà senti le lyrique Romain (1), et que l'éducation seule ne suffit pas pour leur donner le même degré de développement; mais il savait aussi qu'il est un moyen sûr, malheureusement peu connu et encore moins employé, quoique J.-J. Rousseau l'ait depuis long-temps indiqué, pour surmonter toutes ces difficultés sans être en opposition avec les lois de la nature. M. Pacoud s'est senti la force et le courage de le mettre en pratique. Les avantages qu'il a obtenus depuis huit ans prouvent la bonté de ce moyen, et promettent à ceux qui l'emploieront avec discernement et constance, les plus brillans succès. Sa simplicité le met à la portée de toutes les intelligences, car il ne consiste que dans une instruction pratique, positive, démonstrative et matérielle; il ne consiste qu'à faire voir, toucher, palper aux yeux de l'esprit comme à ceux du corps, les objets qu'on veut faire connaître, et dont on désire que l'élève retienne et conserve un long souvenir; qu'à en présenter souvent à ses sens l'image matérielle, afin de la porter, de la forcer pour ainsi dire, à la graver, à la conserver dans sa mémoire; il ne consiste enfin qu'à faire passer plusieurs fois de suite cet objet sous ses yeux, ou qu'à en offrir une image qui puisse frapper autant ses sens que son jugement, et à lui demander compte de l'impression qu'elle en a reçue, et qu'à s'assurer de la nature de cette impression par la description qu'on exige de cet objet. On se contente de cette

(1) Horace, Odes. liv. iv. Ode iii, vers. 27, 28, 29, 30, et suivans.

description, quelque vicieuse qu'elle soit d'abord, se réservant de la rectifier petit à petit, et d'amener l'élève à la rendre exacte. Avec le temps et la patience on arrive à cette fin : aussi l'élève n'oublie-t-elle jamais ce qu'elle a conçu et retenu difficilement.

Pour retenir une explication, une description, il faut la comprendre; c'est sur ce sujet que notre professeur s'est particulièrement appesanti. Comme il parle à des esprits neufs, dont le cercle des idées est borné tel qu'il est au hameau; comme il s'adresse à des personnes qui ne possèdent qu'une petite quantité de mots pour exprimer leurs pensées, il doit s'occuper de créer, de former le langage de ses élèves, d'accroître le nombre des signes représentatifs de la pensée, à mesure qu'il présente à leur esprit des idées nouvelles : cette marche est la seule véritable, et c'est celle qu'il suit.

Il expose autant que possible, aux regards des élèves, l'objet matériel qu'il veut leur faire connaître, puis le leur décrit lentement; ensuite il en fait faire une description nouvelle par le chef de section, le sous-chef, et passe ainsi successivement des plus fortes élèves aux plus faibles, avec l'attention de suspendre le discours, pour donner une explication minutieuse et claire de chaque objet dont il suppose la connaissance importante ou difficile, et arrive ainsi à frapper, en même temps, et plusieurs fois de suite, les yeux et le jugement de l'élève de l'image descriptive du même objet, et par conséquent à parcourir en un temps donné cinq à six fois la même carrière, qu'on ne parcourt péniblement qu'une ou deux fois par la méthode ordinaire. La même marche est suivie dans l'étude particulière des élèves, avec plus de lenteur encore, en l'absence du professeur, sous la direction des maîtresses ou des sous-maîtresses, avec lesquelles elles éprouvent moins de gêne, et peuvent donner un libre essor à leurs facultés,

et l'on revient au même sujet autant de fois qu'il est nécessaire pour le leur bien faire connaître, et les mettre en état de s'en rendre compte et de le décrire parfaitement.

Cette méthode suppose donc, 1.° la conversion de tous les sujets d'accouchement en signes matériels ou images représentatives, ce qui a lieu ici autant que possible; 2.° la division des élèves en groupes séparés ou sections, portant chacune son numéro, comme jadis étaient chez les Romains ces cohortes guerrières qui soumirent à leur empire le monde entier; 3.° une unité d'action entre l'explication orale et la description du même objet; 4.° une attention particulière de la part de toutes les élèves des sections de la même classe, un accord parfait entre chaque section et chaque membre de section; et cependant un esprit d'émulation, d'ardeur pour le travail, sans haine, sans pernicieuse rivalité, capable des plus grands efforts comme des plus grands succès.

M. Pacoud a donc employé son esprit inventif à faire des accouchemens une science positive, matérielle et à la portée des intelligences les plus bornées : ainsi, il se sert du cadavre humain pour faire connaître tout ce qu'on peut apprendre sur lui de relatif à la science dont il s'occupe, comme la matrice, ses ligamens, sa situation naturelle, ses rapports avec les autres parties, les muscles qui aident à l'expulsion du fœtus, etc.; de bassins convenablement préparés et de différentes grandeur et forme, pour indiquer les plus favorables à l'accouchement; de bassins gradués, numérotés et traversés par différentes lignes pour désigner le diamètre le plus naturel, les divers axes, etc.; d'un tableau noir pour tracer avec de la craie les changemens qu'éprouve la matrice avant et pendant le travail; d'une machine particulière formée d'une tige qui s'élève perpendiculairement

au milieu de l'axe supérieur d'un bassin bien conformé; à sa partie moyenne se trouvent ajustées deux traverses mobiles, dont chaque extrémité répond à une large bande de fer battu et flexible, qui part de chaque côté du diamètre transversal pour aller former, au-dessus de la tige, une courbe figurative de la matrice. Comme cette bande est fixée d'un côté et mobile de l'autre, on peut étendre ou resserrer la courbe pour représenter plusieurs degrés de développement de l'utérus. Comme elle est flexible, en faisant mouvoir les traverses, on donne l'idée des mouvemens et des formes qu'on détermine dans cet organe par la version de l'enfant qu'il contient. Cette machine a quelque analogie avec la gravure n.° 6 du Mémorial de M.me Boivin, à part les traverses qui n'existent pas dans cette planche, la tige perpendiculaire qui dépasse la ligne figurant la matrice, et le bassin qui n'est pas entier et ne se trouve pas dans la même position; dans la machine, le bassin présente sa partie pubienne, et la bande de fer s'élève du diamètre transversal (1).

Les gravures de M. Maigrier, placées successivement dans un cadre et sous verre, procurent aux élèves la facilité d'étudier tous les actes qu'elles représentent sans les endommager. Des têtes de différens âges fournissent l'image du développement successif de cet organe, et de ses parties importantes pour le diagnostic des positions. Des têtes de cuivre en relief, portant divers numéros, servent à enseigner la manière dont le chef s'engage dans le bassin et en parcourt la filière, et surtout à décrire ses axes et ses diamètres. Mais ce qui

(1) Il me semble qu'on pourrait perfectionner cette machine, en graduant la tige et la bande de fer, et en les rendant mobiles, de manière à ce que cette dernière pût être placée suivant tous les diamètres.

est de la plus grande utilité pour les élèves ; ce qui les initie petit à petit, presque à leur insu et en peu de temps, aux secrets de la pratique des accouchemens, et leur donne une habilité de diagnostic et de manœuvre rare, c'est le fréquent exercice du mannequin, modifié par leur professeur. Ici, Messieurs, nous devons nous arrêter : cette importante machine, ainsi modifiée, vaut bien la peine que nous la décrivions.

M. Pacoud prend pour former ses mannequins des bassins de femme bien conformés, dont les fémurs sont coupés à la réunion de leur quart inférieur avec les trois quarts supérieurs, auxquels il laisse les vertèbres lombaires, et par fois quelques-unes des dorsales, les ligamens et les capsules articulaires; ainsi préparés, séchés et vernis, ces bassins sont rembourrés, recouverts d'une peau de daim, et garnis de manière à représenter et mentir, autant que possible, le naturel. Placés les cuisses écartées sur une table haute d'environ trois pieds, et fixés de telle sorte qu'on peut par le moindre effort leur faire exécuter des mouvemens divers, ces bassins peuvent contenir dans leur intérieur une demi-matrice faite également en peau de daim, fixée par quatre courroies à une des vertèbres lombaires, au pubis et à chacun des os des îles, dont l'extrémité inférieure, béante comme cet organe au moment des premières douleurs pour l'accouchement, remplit le petit bassin, et par les élastiques dont elle est formée, représente assez bien le museau de tanche. Un placeuta composé de pluche et rembourré suivant l'épaisseur du placenta naturel, offre pour membrane une pièce de taffetas coupée convenablement. On introduit un fœtus à terme, bien conformé, et pourvu d'un cordon ombilical en peau tordue, dont les os ont été préparés comme nous l'avons dit pour le bassin, recouverts aussi d'une peau de daim, de manière à laisser saillantes et sensibles,

autant que possible, les parties importantes au diagnostic, comme le nez, les oreilles, les yeux, les fontanelles, etc; on introduit, disons-nous, ce fœtus, afin de former, de diriger le sens du toucher des élèves, dans le ventre et la matrice qu'on recouvre aussitôt d'un linge pour leur cacher la position qu'on lui donne. Plusieurs élèves sont appelées successivement pour toucher et porter leur diagnostic; celle qui a le mieux pronostiqué est ordinairement choisie pour opérer l'accouchement qui se fait avec tout l'appareil qu'on mettrait sur le vivant. Ainsi exercées, comment ces jeunes filles ne feraient-elles pas des progrès rapides et sûrs? Tout ce que l'on touche, que l'on voit, que l'on palpe souvent et que l'on conçoit bien se grave avec tant de force dans la mémoire!

On apporte plus de soin encore au toucher sur le vivant, et les occasions en sont toujours fréquentes; car outre les 50 à 60 femmes enceintes qui sont ordinairement admises à faire leur couche dans l'école, pendant les quatre mois d'étude, il y a un toucher régulier deux fois par semaine sur des femmes à divers termes de la grossesse, au nombre de huit à dix par séance. Les accouchemens sont faits à l'école par les élèves à tour de rôle, suivant l'ancienneté par division, et le mérite reconnu entr'elles, en leur présence et en celle des maîtresses sages-femmes, et du professeur lorsqu'il s'y trouve. L'élève qui accouche est tenue de décrire ce qui se passe, la marche qu'elle doit suivre, et celle qu'elle suivra plus tard, suivant les événemens probables qui surviendront; les maîtresses rectifient ce qu'il peut y avoir de vicieux dans cette leçon. Si l'accouchement est laborieux et présente des difficultés insurmontables pour une simple élève, le professeur est là pour la diriger et faire les opérations que nécessite l'urgence du cas. Dès l'époque de la délivrance, chaque section a un

nombre déterminé de malades à suivre et surveiller ; chaque élève, à tour de rôle, dit tous les matins devant le Professeur, ce qui s'est passé depuis la dernière visite, parle de ce qui existe et indique les moyens à employer; ce qui se pratique jusqu'à la sortie de la malade, et pour elle et pour son enfant, ou jusqu'à sa guérison. Le maître relève ce qu'il y a de vicieux dans cette clinique, indique les changemens à faire, et désigne les accidens qui pourraient se manifester.

A cette leçon vivante, qui se grave d'autant mieux qu'elle est faite par une compagne dont on se rappelle les craintes, le trouble, les fautes, comme les paroles et les succès; on ajoute, autant qu'on le peut, les documens fournis par les autopsies, soit des femmes soit des enfans.

Outre les répétitions journalières que les élèves font chacune à leur tour des leçons de la veille ou du jour, auxquelles le Professeur consacre presque toujours quelques heures, elles sont obligées à une répétition générale, de deux heures chaque samedi. C'est une chose vraiment curieuse que de voir le zèle, l'activité de chaque élève. Que leurs figures peignent bien les mouvemens intérieurs qui les agitent ce jour-là ! On dirait vraiment qu'il s'agit d'un concours en forme, d'une couronne à perdre ou à gagner. Peu s'en faut, car des notes exactes sont prises alors et servent ensuite à fixer le jugement des examinateurs, au moment des exercices annuels. Au reste, ces examens généraux ont le double but d'exercer les élèves à parler en public, et de graver mieux dans leur mémoire les préceptes qu'on leur enseigne; on fait souvent répéter plusieurs fois la même leçon à l'élève faible ou qui a de la difficulté pour parler; car l'on tient à les voir marcher ensemble dans le chemin difficile de l'instruction. Il est rare que celles qui brillent dans ces circonstances ne se distinguent pas

dans les concours annuels, tant l'habitude et l'exercice leur rendent faciles des travaux qui leur paraissaient d'abord insurmontables, tant elles font d'efforts pour ne pas se laisser surpasser.

Un travail assidu, une conduite exempte de reproche, des mœurs douces et simples, une piété sans faste, sans ostentation, un amour ardent pour son prochain, une disposition naturelle à faire le bien, de l'éloignement avec une résistance ferme et sagement combinée pour tout ce qui s'écarte de la bienséance et de la vérité, sont les qualités qu'on recherche dans l'élève qui est appelée à la première couronne qui se donne à la fin de l'année, au prix de bonne conduite; car l'on veut imprimer dans leur esprit que si le savoir et les talens distinguent les hommes, la charité, la douceur, la piété et les autres vertus leur donnent encore un rang plus élevé. Ce sont ces préceptes d'une morale aussi saine qui, semés, recueillis, et enracinés dans ces esprits souvent vierges, font reconnaître les élèves de cette école en les portant à des actions nobles et généreuses, dont plusieurs ont donné des preuves.

Mais, nous n'aurions rempli qu'une moitié de la tâche que nous nous sommes imposée, si nous en restions là; pour faire connaître l'Ecole de l'Ain dans son entier, il faut, Messieurs, suivre ses élèves jusque dans leurs villages, voir ce qu'elles y font, la conduite qu'elles y tiennent, et apprécier leur influence sur la morale et la population. Le pays qui compose ce département est aussi varié que les usages y sont différens. Couvert par quatre cent quarante-cinq villages environ, les communications sont souvent très-difficiles. Le professeur et l'autorité ont donc dû, dans le placement des sages-femmes reçues, avoir égard aux localités plus même qu'aux mœurs, qu'aux usages, qui, trop souvent s'opposent à ce que les habitans d'une commune se servent de la

sage-femme d'une commune voisine, et préfèrent hazarder leurs femmes à l'ignorante audace d'une matrone que la confier au savoir éclairé d'une étrangère. Cependant, il faut le dire, ce préjugé pernicieux à l'humanité et contraire à la civilisation, qui a probablement sa source dans l'isolement et l'inimitié, compagnes des guerres féodales, affaibli d'une manière insensible, ne tient guère plus, grâce à l'uniformité des lois et de la religion, qu'a de fausses opinions d'intérêt et d'amour propre. Coupé par des ravins qu'ont creusés des torrens qui sont seulement à sec quelques mois, couvert une partie de l'année par une grande quantité de neige, la partie du midi et de l'est du département offre peu d'endroits où une sage-femme puisse desservir deux ou trois paroisses à la fois. La même chose a lieu pour les parties nord et ouest, par des causes différentes, puisque le pays n'est si souvent impraticable que par la nature du sol, couvert par un grand nombre d'étangs, et composé de terres glaises, où l'on enfonce profondément. A part quelques jours de l'année, quelques circonstances graves, les élèves de notre école sont donc ordinairement abandonnées à leurs propres forces. Voyons quels en sont les résultats :

Pour l'homme qui veut juger sciemment, ce n'est pas sur des renseignemens étrangers, pris même par l'autorité, qu'il doit s'en rapporter; c'est sur lui qu'il doit compter, son observation propre est son seul guide : telle est la marche que nous avons suivie dans une grande partie du département, au moins pour ce qui regarde la morale de ces femmes précieuses, et les changemens opérés par leur active sollicitude et leurs travaux éclairés dans cette branche importante de la plus noble science et de l'art le plus utile. Nous savions déjà par M. Pacoud lui-même, l'heureuse influence que son école a exercée et exerce journellement; nous avions besoin

de la connaître par nous-même pour l'apprécier à sa juste valeur. Les écrits de cet estimable confrère ont servi à diriger nos pas et à donner, sans qu'on s'en doutât, plus d'assurance à notre observation (1).

Partout nous avons vu que les sages-femmes de l'Ecole de l'Ain se distinguent par leur patience, soit à supporter les traits envenimés de la jalousie, et trop souvent de la calomnie, soit à soutenir le courage par fois abattu des femmes qu'elles servent, et à attendre le moment favorable pour agir; par leur fermeté et leur assurance dans les cas graves et périlleux, ce qui laisse à leur esprit la liberté de prendre subitement la meilleure détermination : car attendre en pareille occurrence, c'est presque toujours creuser la tombe des patients; par leur active charité et leur amour pour le prochain, sentimens nobles et utiles qu'on s'est plu à leur inspirer, qui font la base de la religion chrétienne, et qui portent à tendre une main secourable au pauvre comme au riche, à préférer le premier au second : car il est plus malheureux, puisqu'il éprouve des besoins, manque souvent du nécessaire, dans un moment qui réclame les plus actifs secours. Partout nous leur avons vu opposer le zèle ardent du savoir et du bienfait à la tiédeur de l'ignorance et de l'ingratitude, et faire du bien à l'homme presque malgré lui; partout nous

(1) *Voyez* Rapport à M. le Préfet sur le résulat de la pratique des élèves sages-femmes de l'Ecole de l'Ain, pendant le cours de l'année 1824; mémoire inédit. — Compte-Rendu de la situation de l'Ecole d'Accouchement du département de l'Ain pour 1822, lu à la séance publique de la distribution des prix de 1823; imprimé chez P.-F. Bottier. — Compte-Rendu de la pratique des élèves sages-femmes de l'Ecole du département de l'Ain, pendant l'année 1823; imprimé en 1824 chez P.-F. Bottier.

avons reconnu les traces d'un sexe qui sait si bien allier les devoirs pénibles d'une profession difficile, qui exige par fois un courage surnaturel, avec les sentimens de bonté, de douceur, d'abandon, qui tempèrent ce que ces devoirs ont de si rigoureux. Quel être, en effet, peut concevoir, sentir et prévoir aussi vivement ce qui se passe chez une femme en parturition? Quel être peut calculer aussi juste les sensations d'une douleur tolérable par le seul espoir d'être mère, d'une perspective qui présente l'image si frappante, si prochaine du tombeau, supportable par le seul sentiment de donner le jour à un second soi-même! Il faut être femme, il faut avoir été mère pour pouvoir apprécier les différentes sensations d'une femme en couche; pour pouvoir prévenir ses alarmes, soutenir son courage, et faire espérer une prompte et heureuse délivrance, bienfaisante illusion dont on entretient constamment son esprit, alors même qu'on ne peut en sentir la douceur.

La plupart mariées, nos élèves partagent leur temps entre les devoirs de mère et d'épouse, dont elles sont ordinairement les modèles; de femmes pieuses, charitables, affectueuses, et de sages-femmes zélées, laborieuses, instruites. Livrées aux travaux du ménage, elles trouvent facilement les moyens de revoir leurs auteurs, de maintenir les connaissances qu'elles ont acquises, et de les perfectionner par la pratique, l'expérience et l'observation: avantages qui leur profitent d'autant mieux, qu'elles sont obligées de tenir en exercice leur jugement par le travail qu'exigent les rapports qu'elles font chaque année au professeur. Presque toutes couturières ou blanchisseuses, elles trouvent dans ces professions un surcroît de ressources à celles que procure l'état d'accoucheuse, et n'acquièrent jamais cette dureté des organes du toucher que présentent les femmes adonnées aux travaux de la campagne, toujours si pernicieux dans

les recherches qu'exige la pratique des accouchemens. Soumises aux ministres de l'autorité et de la religion, elles conservent les égards qu'elles doivent aux gens qui exercent dignement l'art de guérir, portent dans toutes leurs relations cette franchise ; cette douceur qui décèlent les belles âmes, et tâchent de se rendre agréables et utiles avec cette douceur, cette condescendance qui savent si bien se plier aux faiblesses humaines, et avec ce zèle naïf et ardent, cet abandon irrésistible qui gagnent le cœur de l'homme souffrant, et qui rendent les services si précieux. Unies entr'elles par les liens de la confraternité, par ceux qui les attachent à l'école qui les a formées et qu'elles chérissent unanimement, par la nature de leurs connaissances, de leurs travaux, et souvent par une amitié sincère, on les voit faire corps pour résister aux attaques de l'ignorance et de la méchanceté, et poursuivre sans agression, en portant partout une main amie et secourable, une parole de paix, de consolation et de vie, aux malheureux de leurs paroisses, une marche sûre et franche qui doit les conduire à l'extinction de la coterie des matrones, qui ne peuvent guère à présent se recruter, des oisifs, des méchans, des aboyeurs de tous les partis auxquels elles ne laissent aucun aliment pour exercer leur besoin avide de médire, de blamer. A les voir agir, ne dirait-on pas que leur digne professeur leur a appris cette grande vérité : Que c'est par le silence, la douceur, et par une persévérante obstination à faire le bien, qu'on parvient avec le temps à vaincre toutes les résistances, et à faire triompher les bonnes et utiles institutions.

Nous ne craignons pas de le dire, notre école opère insensiblement et chaque jour, une véritable révolution dans les mœurs et les usages de nos villageois, par le moyen de ses élèves. En effet, elles portent parmi eux cet esprit de réflexion qui sait combiner, réunir, op-

poser et comparer les idées ; de douceur et de bonté qui apprend à être meilleur; de piété franche et éclairée qui sait distinguer la religion du culte, le mensonge de la vérité, la foi vraie et sincère de l'erreur; de charité qui cherche, entend, voit l'homme malheureux, comprend ses besoins et ses peines; les estime, y compatit et les soulage; de désintéressement qui enseigne à estimer les choses, moins par leur valeur numérique que par leur valeur morale, moins par les richesses périssables qu'elles procurent, que par *l'estime et la considération* qu'elles donnent, la satisfaction intérieure qu'elles font naître, et la récompense future qu'elles laissent espérer; d'ordre, d'économie, d'arrangement qui, dans un ménage, supplée toujours à la richesse et souvent en est la source; de bonne conduite, d'amour pour ses enfans, d'attachement pour son mari, si propres à inspirer la confiance, compagne de la tranquillité et du bonheur; cet esprit de douceur, de sollicitude, de vigilance si nécessaires pour captiver la confiance des femmes enceintes et leur inspirer une sécurité si favorable à leur délivrance; de propreté, de soins attentifs et minutieux, indispensables plus sans doute auprès des femmes en couche de la campagne que de celles des villes, qui préparent admirablement les succès, éloignent les complications, et sont pour la mère et l'enfant, comme une nouvelle et saine atmosphère de vie et de santé; d'habileté, d'assurance et de promptitude dans l'exercice de leur profession, qui décèle le vrai savoir, lui acquiert la prééminence qu'il mérite et qu'il n'obtient pas toujours, et lui prépare, lui assure une grande et solide réputation.

On le voit, on le sent, les sages-femmes de notre école ont produit et produisent chaque jour un grand bien sous le rapport de la morale. Quels changemens n'opèrent-elles pas dans l'art des accouchemens, dont

l'exercice était si mal surveillé, si mal dirigé, par les connaissances étendues et positives qu'elles y apportent? Quelle bienfaisante influence elles exercent sur la grossesse, sur la naissance de l'homme, sur sa santé et celle de la femme, si fortement compromises par l'ignorance audacieuse, cupide et aveugle, qui dirigeait naguère le ministère le plus noble, le plus utile, le plus saint, celui qui préside à la délivrance du fruit de la reproduction. Nous ne devons pas en douter, cette influence aura le plus important résultat pour la génération présente et à venir; elle se fera bientôt sentir également sur la population. Mieux dirigées, mieux soignées, les femmes produiront des enfans plus sains, plus vigoureux, ne seront pas si sujettes aux fausses couches, la mort n'exercera pas sa faulx sur un si grand nombre d'entr'elles, en parturition, d'enfans au moment de voir le jour, ou peu après leur naissance; mieux dirigés, mieux soignés, les mères et les enfans ne seront pas si exposés aux accidens, aux maladies qu'occasionneraient l'ignorance, la routine et les préjugés: la somme du bien qui l'emporte déjà, l'emportera donc dans peu de temps d'une manière étonnante sur celle des maux. La petite vérole n'exercera pas avec tant de force ses ravages par le zèle qu'elles apporteront à propager la vaccine, ce préservatif sûr, donné, découvert à un médecin par la providence pour le bien de l'humanité, qu'il est si difficile de faire recevoir dans nos campagnes malgré la protection de l'autorité et les récompenses qu'elle décerne chaque année à ses propagateurs. Plus souvent avec les mères de famille que les autres ministres de la santé, plus informées de leurs besoins, de leurs craintes, de leurs espérances, plus prêtes de leur cœur, les sages-femmes peuvent mieux et plus aisément vaincre leur répugnance pour une opération salutaire, combattre leurs préjugés, et leur faire concevoir la nullité

# TABLE COMPARATIVE

*Des Accouchemens dirigés par les Elèves de l'Ecole de l'Ain en 1826, dans les différentes parties du Département.*

| ANNÉE 1826. | | PAYS DE PLAINES. | PAYS DE MONTAGNES. | PAYS D'ETANGS. | TOTAL. |
|---|---|---|---|---|---|
| Population | | 113,580 | 146,091 | 73,167 | 332,938 |
| Naissances | | 4,045 | 4,409 | 2,615 | 11,969 |
| Nombre d'Elèves | | 40 | 40 | 22 | 102 |
| ACCOUCHEMENS. | Unipares | 1,471 | 880 | 710 | 3061 |
| | Bipares | 17 | 2 | 5 | 24 |
| | Tripares | » | » | 1 | 1 |
| | MANUELS: Demi-manœuvres (*) | 9 | 6 | 1 | 16 |
| | MANUELS: Versions complètes | 20 | 13 | 5 | 38 |
| | Mécaniques | 5 | 6 | 5 | 16 |
| | Prématurés | 2 | » | 1 | 3 |
| AVORTEMENS. | Unipares | 5 | 8 | 7 | 20 |
| | Bipares | 3 | » | » | 3 |
| | | 1,532 | 915 | 935 | 3,182 |

Les Accouchemens se sont terminés dans les rapports de positions suivants :

| | POSITIONS DU SOMMET DE LA TÊTE. | | | | POSITION de LA FACE. | | POSITIONS DES ÉPAULES — DROITE. | | POSITIONS DES ÉPAULES — GAUCHE. | | POSITIONS PELVIENNES (Pieds, genoux et fesses). | | | | TOTAL. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1.re | 2.e | 3.e 4.e B. | 4.e 5.e B. | 3.e B. | 4.e B. | 3.e B. | 4.e B. | 3.e B. | 4.e B. | 1.re | 2.e | 3.e | 4.e | |
| Plaines | 1,091 | 288 | 12 | 7 | 8 | 3 | 9 | 3 | 6 | » | 29 | 10 | 4 | » | 1470 |
| Montagnes | 710 | 116 | 2 | 3 | 5 | 1 | 5 | 4 | 2 | 2 | 21 | 8 | 2 | » | 881 |
| Etangs | 540 | 135 | 5 | 1 | 2 | » | 4 | 1 | » | » | 19 | 3 | » | » | 710 |
| | 2,341 | 539 | 19 | 11 | 15 | 4 | 18 | 8 | 8 | 2 | 69 | 21 | 6 | » | 3061 |

(*) Par lesquelles on aide sans employer d'instrument.

des chances défavorables que présente la vaccine, et la somme des avantages qu'elle produit. Espérons donc sur elles; excitons, protégeons leur zèle, leur amour pour les saines doctrines, et bientôt nous verrons disparaître de dessus notre sol un fléau qui porte partout la terreur, les infirmités, la désolation et trop souvent la mort.

Les élèves de l'école de l'Ain, dont la pratique augmente à mesure que la confiance qu'elles inspirent croît et s'étend, ont pratiqué cette année 400 vaccinations, et 3,182 accouchemens, dont l'état dressé par M.r Pacoud est ci-joint.

Ce tableau nous fournit les moyens de voir d'un coup d'œil le rapport de la population opposé à l'état des naissances, celui du nombre des élèves sages-femmes en opposition avec les naissances et la population de tout le département, la quantité et la nature des accouchemens qu'elles ont opérés également en opposition avec ceux faits par d'autres ministres de la santé, ce qui nous donne la mesure de nos besoins, de nos espérances et de nos travaux.

Par ce tableau nous jugeons de l'importance de l'établissement de notre école, des progrès qu'elle a faits, des services qu'elle a rendus, de ceux qu'elle rend, et de ceux encore que nous devons en espérer. Le médecin peut trouver ici une matière féconde en réflexions capables de modifier, d'améliorer sa pratique; le philosophe, un sujet propre à exercer ses facultés; le moraliste, une nouvelle voie ouverte à la modification, à l'amélioration des usages, des mœurs, des caractères même des habitans de la campagne; l'administrateur, une source neuve et sûre pour rendre ses soins, ses veilles et ses travaux encore plus utiles à l'humanité; le législateur, une sorte de point lumineux dont la clarté aussi nouvelle que pure est bien digne d'éclairer ses grandes et profondes conceptions.

Ce n'était pas, comme nous le voyons, une faible entreprise que celle de créer un établissement tel que le nôtre, que de réunir dans un même local tout ce qui convient à l'enseignement d'une des branches importantes de la plus utile science, d'assembler chaqu'année un certain nombre d'élèves zélées, de les instruire, de les maintenir dans une subordination parfaite, d'entretenir leur ardeur pour l'étude et la pratique des vertus, de jeter parmi elles les semences fécondantes d'une estime et d'une amitié réciproques, de leur inspirer les sentimens d'une reconnaissance inaltérable pour les auteurs de cet établissement, et une union de corps que rien ne peut rompre; ce n'était pas une faible entreprise que celle d'attirer dans une école, inconnue encore, des femmes enceintes pour y faire leur couche, de vaincre les préjugés d'un peuple défiant qui redoute tout ce qui sort de la voie routinière qu'il suit, et de l'amener à des pratiques nouvelles et meilleures, de créer des moyens nombreux d'exercice physique et manuel aux élèves, de leur procurer chaque jour, chaque semaine la faculté d'éveiller, d'éduquer, de perfectionuer avec leur intelligence le sens le plus utile à une sage-femme, le toucher; ce n'était pas assurément une faible entreprise que celle d'acheter, d'assembler toutes les machines les plus ingénieuses pour favoriser l'étude des accouchemens, d'en créer ou d'en modifier plusieurs; de former une collection nombreuse de têtes et de bassins de formes variées, de forceps différens et d'instrumens en tout genre faits dans l'intention d'activer et de faciliter la parturition, de fonder une bibliothéque où chaqu'élève peut à volonté puiser une somme de connaissances bien propres à étendre celles qu'elle possède déjà: Eh bien, cette entreprise a été exécutée pour ainsi dire par un seul homme, et amenée au plus haut point de prospérité. Ici les faits parlent et personne ne pourra nous taxer d'exagération; l'autorité

qui a fourni les moyens convenables pour faciliter cette entreprise a si bien senti cette vérité qu'elle n'a pas craint, il y a peu de jours, de voter en corps et publiquement des remercîmens à son auteur, et d'appeler sur lui l'attention et la bienveillance du gouvernement, qui trouve toujours dans sa paternelle sollicitude et son active équité une récompense digne du service rendu. Heureux les peuples où il s'élève des hommes capables de concevoir et d'exécuter des projets pareils au nôtre, et plus heureux encore lorsqu'il se trouve parmi eux des hommes en place dignes d'apprécier de tels projets, de protéger ceux qui les forment et de concourir avec efficacité au perfectionnement des arts et au bonheur du genre humain (1) !

J. A. TROCCON, *Docteur en médecine, de la faculté de Paris, Membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes.*

(1) Ce mémoire a été envoyé manuscrit, dans le mois de décembre 1827, à la Société de médecine de Metz. Il fait partie, comme pièce de localité, de l'Annuaire du département de l'Ain pour 1828.

---

Bourg. Imprimerie de Bottier.

